

ne se trouve point chez lui au moment où Paul Harmant, amené par notre dépêche, s'y présentera.

—J'ai prévu le cas.
—Alors, ce cas échéant, que ferez-vous ?
—Je profiterai de son absence pour m'introduire dans sa demeure, fouiller partout et m'emparer de tous les papiers.

—Malheureux ! s'écria l'artiste. Mais c'est un crime prévu et puni par la loi que vous méditez-là.

—Un tel misérable me paraît hors la loi ! J'ai la conviction qu'on ne peut être coupable en agissant contre lui.

—Les juges ne seraient point de cet avis, soyez en sûr !
—Tant pis pour les juges ! Quoi qu'il en puisse résulter d'ailleurs, je me risquerai.

—Puisque votre résolution est prise irrévocablement, je ne la combattrai pas. Où comptez-vous adresser la dépêche destinée à Paul Harmant ? Sera-ce à Courbevoie ? Sera-ce à son hôtel de la rue Murillo ?

—Ceci est plus embarrassant. Ne l'ayant point épié et suivi ce matin comme de coutume, puisque je vous attendais, j'ignore s'il est allé à l'usine, et même s'il est sorti.

—Nous allons le savoir.
—Comment ?

—Je vais me rendre en personne rue Murillo, et demander Paul Harmant.

—Vous ne craignez pas ? commença Duchemin.

—Je n'ai absolument rien à craindre, interrompit Etienne Castel. Si je trouve notre homme, je serai parfaitement reçu, n'en doutez pas, et je saurai composer mon visage de façon à ce qu'il ne soupçonne point le motif qui m'amène. Paul Harmant me connaît. Je suis en relations avec lui. Ma visite semblera toute naturelle.

—Allez donc, monsieur. Dois-je vous attendre ici ?

—Non, venez avec moi. Il importe de ne nous séparer que lorsque nous serons d'accord sur tous les points. Vous m'attendrez dans un café du boulevard Malesherbes où vous ferez préparer à déjeuner. J'irai vous y rejoindre.

—Partons, alors.

—Avez-vous une arme ?

—Oui, un revolver.

—Prenez-le.

—C'est ce que j'allais faire.

Kaoul Duchemin ouvrit un tiroir dans lequel se trouvait un revolver de moyen calibre qu'il mit dans sa poche après s'être assuré que les cartouches étaient à leur place. Il prit, en outre, à tout hasard quelques cartouches supplémentaires.

—Chemin faisant, je m'arrêterai chez un quincaillier, dit-il ensuite.

—Pourquoi faire ?

—Je désire acheter une pince afin de forcer au besoin la porte d'Ovide Soliveau. Maintenant, monsieur, je suis à vos ordres.

—Un mot encore, fit Etienne en tirant de sa poche la dépêche qu'il avait reçue du maire Joigny, et en la tendant au jeune homme. Lisez ceci.

—Vous voyez que je me suis occupé de vous, poursuivit l'artiste. J'ai écrit une longue lettre à qui de droit. Donc vous n'avez rien à craindre. De même que si vous étiez pris en flagrant délit d'effraction à la porte d'Ovide Soliveau, on vous arrêterait certainement, mais je ne crois pas m'avancer trop en affirmant que le lendemain je vous ferais mettre en liberté.

—Je vous remercie, monsieur, de votre puissante protection, et croyez que j'en suis reconnaissant.

Les deux hommes quittèrent la maison de la rue des Dames. La voiture d'Etienne Castel—un coupé de règle—stationnait devant la porte. Ils y montèrent.

—Rue Murillo, vivement ! dit l'artiste au cocher. Vous avez un bon cheval. Brûlez le pavé !

La voiture partit à la rapide allure. A l'entrée de la rue Murillo, Duchemin descendit après s'être mis d'accord avec Etienne Castel au sujet du café restaurant où il irait attendre, puis la voiture roula de nouveau vers l'hôtel. L'artiste sonna.

—Monsieur Paul Harmant est-il chez lui ? demanda-t-il au concierge, qui le reconnut et répondit :

—Non, monsieur, mais mademoiselle recevra certainement monsieur.

—Veuillez lui faire passer ma carte.

Le concierge prit la carte que lui tendait l'artiste, frappa sur un timbre et précéda le visiteur jusqu'au vestibule, où il remit cette carte aux mains du valet de chambre, Théodore.

—Mademoiselle est au salon, dit ce dernier ; je vais la prévenir.

Deux minutes plus tard, Etienne était en présence de Mary. Son visage amaigri, taché de rouge sur chaque pommette, n'offrait plus de vie que dans les grands yeux brillant du feu de la fièvre. Etienne Castel, en la voyant éprouva une pitié profonde.

—La pauvre enfant est innocente des crimes de son père ! pensa-t-il ; combien il vaudrait mieux qu'elle mourût tout de suite et qu'elle n'assistât pas à l'écroulement de sa maison.

—Quel bon vent vous amène, cher grand artiste ? demanda Mary avec un sourire qui faisait mal à voir sur ses lèvres blanches ; venez-vous me demander à déjeuner ? Ce serait une heureuse inspiration. Je suis seule, et vous me ferez plaisir en me tenant compagnie.

—Je regrette, mademoiselle, de ne pouvoir accepter une si gracieuse invitation.

—Pourquoi ne le pouvez-vous pas ?

—J'ai déjeuné déjà.

—Tant pis ! Est-ce moi ou mon père que vous voulez voir ?

—C'est monsieur Harmant. Je n'aurais pas osé espérer être reçu par vous de si bonne heure.

—Mon père est à l'usine. Aviez-vous quelque chose de pressé à lui dire ?

—Je voulais lui demander l'autorisation de visiter ses ateliers. Je songe à peindre un intérieur de fabrique.

—Vous allez donc vous rendre à Courbevoie ?

—Oui.

—Eh bien ! vous y trouverez certainement mon père, non seulement ce matin, mais jusqu'à ce soir, car il m'a prévenue qu'il ne rentrerait pas dîner, ayant à préparer de grands travaux qui le retiendront fort tard.

—Je ne le dérangerai pas.

—Vous ne le dérangez jamais. Il est toujours heureux de vous voir, vous le savez bien. Travaillez-vous à mon portrait ?

—Non, depuis quelques jours. Mais, soyez sans inquiétude, il sera prêt avant l'époque désignée. Je vais m'y remettre. J'ai dû interrompre mon travail pour un petit voyage. Je suis allé en Bourgogne, à Dijon.

—Le pays de mon père.

—Oui, et l'on m'a parlé de lui là-bas.

Mary fit un geste de surprise.

—Comment ! s'écria-t-elle, on se souvient encore de lui dans une ville qu'il a quittée depuis si longtemps !

—Parfaitement, oui, mademoiselle. M. Harmant est célèbre. Le bruit de sa haute situation en Amérique, et aujourd'hui en France ne pouvait manquer d'arriver à ses compatriotes. Ils sont fiers de lui.

—Il n'a plus de famille là-bas, je crois.

—Je le crois aussi. Ce qui n'empêche pas qu'on parle beaucoup de monsieur Harmant, dans les termes les plus flatteurs, ainsi que de son cousin, le seul parent qui lui reste, dit-on. Vous savez quel est ce cousin ?

—Oui, oui, un original, le cousin Ovide.

—Ovide ? répéta l'artiste.

—Ovide Soliveau, à qui mon père a vendu son établissement en quittant New-York. Je suis très heureuse, je vous assure, qu'il ne soit point revenu en France avec nous.

—Pourquoi donc ?

—Il me déplaisait souverainement. Je n'ai jamais pu m'habituer à sa façon de parler, à ses manières.

—Bref, il est resté en Amérique ?

—A ma grande satisfaction, oui.

—Et, depuis votre départ de New-York, il n'a fait aucun voyage à Paris ?

—Non, répondit la jeune fille.

Etienne se leva.

—Vous partez déjà ! fit Mary.

—Oui, mademoiselle. Je vais à Courbevoie.

—Vous n'oubliez pas la signature de mon contrat ?

—Je n'aurai garde.

—A bientôt, alors ?

—A bientôt, oui, mademoiselle !

L'artiste serra la main de la jeune fille et quitta le salon, puis l'hôtel.

—Cette enfant ignore que Soliveau est à Paris, pensait-il en regagnant sa voiture. Pour elle il habite toujours New-York, où il exploite l'établissement de son père. Qu'est-ce que cela signifie ? On se perd au milieu de ces ténèbres ?

Etienne Castel se fit conduire au café où l'attendait Duchemin.

—Paul Harmant est à Courbevoie, lui dit-il, et ne rentrera pas dîner à son hôtel.

—C'est qu'il a disposé de sa soirée, répliqua l'ex-employé de la mairie de Joigny.

—C'est probable, pour ne pas dire certain.

—S'il allait quitter Courbevoie avant de recevoir la dépêche que je dois lui envoyer.

—N'ayez crainte. Je l'en empêcherai. Le déjeuner est-il commandé ?

—Oui, monsieur.

—Déjeunons vite, alors, car nous n'avons pas de temps à perdre.

—En moins d'une demi-heure le repas des deux hommes était terminé. Etienne solda l'addition et remonta en voiture.

—Conduisez-moi au bureau télégraphique, dit l'artiste au cocher.

(La suite au prochain numéro.)

LE SECRET DE JEANNETTE

LN vérité, je crois que vous avez un secret, Jeannette, qui vous garde en bonne santé ; jamais je ne vous ai vu malade, depuis tantôt un an que vous habitez Montréal.

—Certainement que j'ai un secret, me répondit la bonne femme, en riant de son bon rire, et c'est mon grand-père qui me l'a enseigné. Le cher homme est mort à quatre-vingt-deux ans, exempt de toute infirmité, grâce, disait-il, à la bonne recette qu'il m'a laissée et dont je fais usage tous les jours de ma vie. Je vois à votre air que vous désirez la connaître. Oh ! pour de certaines gens, elle est facile à suivre ; pour d'autres impossible à pratiquer. La voici telle que mon grand-père me l'a communiquée :

—Prenez, disait-il, grande dose de confiance en Dieu, ajoutez-y conscience sans reproche, cœur honnête, travail, esprit droit, sobriété, imagination chaste ; mêlez le tout sur le feu doux de la patience, avalez ça tous les matins, et vous aurez des jours heureux et des nuits tranquilles.

—Gardez-vous, comme de la peste ou du cho-

léra, de l'envie, de l'amour de l'argent, de l'avarice, du regret du passé, des craintes exagérées pour l'avenir, de l'ambition, de la perfidie, de l'esprit de domination, du mensonge, du vol, de la colère et de la haine.

—Evitez même les lieux où ces mauvaises herbes poussent, et vous atteindrez un grand âge sans infirmités. Les mauvaises passions nuisent au corps et attirent les visites des médecins, ainsi que les drogues de l'apothicaire.

—Ah ! Jeannette, je vois que votre grand-père était un malin, vous êtes bien un peu de sa race.

ANNA.

LES FEMMES

L'arme de femme est assaisonnement de malice.

Ce n'est pas aisément qu'on trouve une bonne femme.

La plupart des femmes ont plus de douceur hors de leur maison que chez elles.

Le penchant du beau sexe pour la gourmandise a quelque chose qui tient à l'instinct, car la gourmandise est favorable à la beauté.

Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console ; une femme fait moins de bruit quand elle est quittée et demeure longtemps inconsolable.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Beaucoup de personnes ont la déplorable habitude de chantonner pendant des heures entières, en travaillant ou en lisant. Laissons de côté ce que cela peut avoir de désagréable pour les auditeurs forcés qui vivent avec ces personnes ; mais il y a pour ces enrégés chanteurs un autre inconvénient : ils marchent avec rapidité vers l'aphonie. Il faut donner toute sa voix en chantant ou s'abstenir. Les intéressés se rendront d'ailleurs compte de la justesse de ce conseil, en constatant la fatigue de larynx qu'ils éprouvent à la suite de ce chantonnement prolongé.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 170.—PROBLÈME

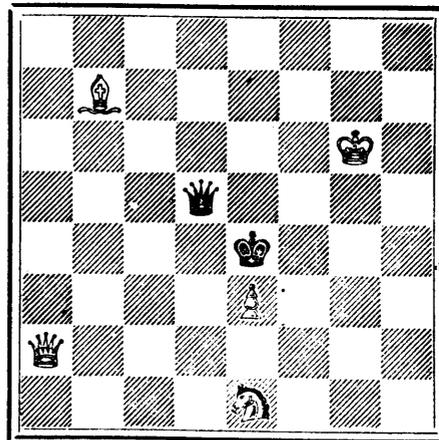
Quel est le nombre qui, pris 6 fois, ajouté à 18 et divisé par 9, donne 20 à la réponse ?

No 171.—FANTAISIE LOGOGRIFIQUE

Avec le temps tout X'XXXXXX,
Par son rapide cours sans retour entraîné.
Avec le temps tout X'XXXXXX,
Par sa faux implacable à jamais ruiné !

No 172.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. John Barry, Lachine
Noirs—2 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 168. —Le mot est : Non.

ONT DEVINÉ :

Problème.—Charlés Huot, Québec ; Mlle N. Charbonneau, Montréal ; Mlle A. et A. Mayrand et Ls. Belle-mare, Louiseville ; Mlle Eugénie Cinq-Mars et Mlle Ida L., Montréal.